

sylvie gracia

cales



une parenthèse  
espagnole

DU MÊME AUTEUR

L'été du chien, *Gallimard, collection « L'Arpenteur », 1996*

Les nuits d'Hitachi, *Gallimard, collection « L'Arpenteur », 1999*

L'ongle rose, *Verdier, 2002*

Regarde-moi, *Verticales, collection « Minimales », 2005*

# une parenthèse espagnole

sylvie gracia

# une parenthèse espagnole

verticales | phase deux

© Éditions Gallimard, janvier 2009.

*À mon père, Évariste Gracia  
À mes filles, Anna et Marie Loubière  
À Évelyne Roy, en mémoire*









Le jour où nous avons recueilli Luz pour la dernière fois, la découvrant, sitôt accouru à la maison, endormie d'un sommeil de pocharde sur le canapé rouge, mon premier réflexe a été de rouler le futon que j'avais laissé dans un coin du salon et de le dissimuler sous le lit de la chambre. J'allais quitter le domicile familial et je ne faisais plus semblant devant mes filles. Je me souviens qu'elles se réveillaient très tôt durant cette période, et je comprends maintenant qu'elles devaient espérer chaque matin que leurs parents aient dormi ensemble. Mais ce que je leur infligeais, Luz devait en être protégée.

Je traînais dans le quartier de la gare Saint-Lazare quand le portable avait sonné. Jeanne, affolée, me demandait de rentrer au plus vite, *Luz est à la maison, elle est malade, viens vite, papa!* criait-elle à mon oreille. C'était une fin d'après-midi d'hiver. En descendant du train au retour du lycée, j'avais renoncé une fois de plus à m'engager directement dans la rue de Rome pour monter chez moi, près des

Batignolles. Je n'y arrivais plus. Depuis que j'avais notifié à ma femme que j'allais partir, l'appartement était devenu le champ d'une guerre froide et silencieuse. Comme un vieil adolescent, je quittais la maison le plus tôt possible le matin et y revenais à la nuit. En haut du grand escalier de pierre blanche, j'avais humé quelques minutes le bordel permanent, j'avais besoin du bruit, de cette excitation fébrile des banlieusards entre deux trains. Puis je m'étais faufile entre les barrières de chantier qui encombraient la cour de la gare depuis des années et, alors que j'étais arrêté par le feu de la rue d'Amsterdam, en face du Quick, j'avais observé les deux marchands ambulants de roses, sûrement des Pakistanais, qui s'installaient toujours au même endroit, avec leur table de camping couverte de bouquets à plat, fanés avant d'être vendus. Le plus jeune, le seul peut-être à connaître quelques mots de français, clamait sans arrêt par-dessus le trafic automobile, *Trois euros, les fleurs, trois euros!* avec une prononciation rugueuse des « r » qui m'a fait penser à mon père.

Il faisait froid durant ces dernières semaines de février, et le temps que j'aurais dû consacrer à courir les agences immobilières pour trouver un appartement, je le dépensais dans des déambulations nerveuses, qui tenaient plus à mon désir de paraître pressé qu'à la température hivernale. Chaque passant, à l'inverse de moi, avait sûrement des courses à faire, un rendez-vous excitant dans un bar. J'aurais aimé reconnaître des personnes déjà croisées, mais sur ce périmètre réduit autour de la gare, la foule se renouvelait d'un

jour sur l'autre, cela aurait tenu du miracle et pourtant. Certains visages de femmes surgissaient de l'anonymat au coin d'une rue, m'arrêtaient par un regard plus intense, un port de tête orgueilleux, et c'était une exhortation à vivre. Ma peur était de découvrir un jour Luz assise par terre sur un bout de trottoir, avinée et mendicante, tendant la main avec l'agressivité de la déchéance et des odeurs du corps. Je savais pourtant qu'elle quittait rarement ces rues populaires au nord de l'avenue de Saint-Ouen où elle louait un studio. L'argent versé par l'État – les allocations longue maladie, l'aide au logement – lui permettait de se terrer chez elle ou, certains jours plus fastes, d'aller se souler dans un bar d'habités près de La Fourche. Fred, le dernier d'entre nous à la fréquenter encore, était trop loquace lorsqu'il revenait de la visiter. Il décrochait aussitôt le téléphone pour m'en rendre compte, mais je ne lui demandais pas de détails. Son fantôme menaçait d'autant plus de venir à ma rencontre que je la fuyais, louvoyant chaque fois qu'elle me passait un coup de fil. *Je veux pas la voir*, je rétorquais lorsque Fred insistait. *Non, je peux pas je te dis, c'est au-dessus de mes forces, fous-moi la paix.*

Passage du Havre, les magasins de fringues anticipaient déjà sur le printemps. Les soldes étaient finis. Je m'étais arrêté devant une vitrine au décor de fleurs en papier crépon, même les têtes des mannequins, perruquées de longs cheveux raides, en étaient ornées. Ça leur donnait un air pop des sixties, et ce revival coloré m'a fait sourire quelques

secondes quand, dans le reflet d'un miroir, je me suis aperçu. Ma barbe de trois jours était blanche au menton. Du ventre venait avec l'âge, amollissait ma silhouette. Mon énergie nerveuse, qui longtemps avait compensé ma robustesse en me faisant passer pour un homme élancé, s'était dissoute dans les années. J'étais maintenant cet homme à la carrure lourde, aux bras épais de travailleur dont mon père cherchait à me transmettre la fierté. *Avec des bras pareils, tu mourras jamais de faim, toi*, il disait en tâtant mes muscles dans une complicité virile qui, à dix ans, me réjouissait. Comme ceux de ma génération, je m'étais longtemps accroché à l'illusion d'une jeunesse infinie. C'était donc ainsi que les élèves me voyaient, impitoyables qu'ils sont du regard et de la langue, notant immédiatement le laisser-aller vestimentaire des profs, poches sous les yeux, démarche fatiguée. Tout en lorgnant les mannequins de cire, j'ai déboutonné mon manteau de cachemire gris, acheté l'hiver d'avant, celui de la nomination d'Esther au lycée. Je ne lui avais jamais encore adressé la parole, nous n'avions pas de classe en commun, mais, un matin dans la salle des profs, ses jambes gainées de noir sous une jupe de soie fleurie m'avaient gonflé le cœur et le reste. Ouvert, le manteau marquait les épaules, me redonnait de l'allure. L'appel de Jeanne m'a surpris à cet instant. Sa voix, dont j'aimais le timbre enfantin, les tonalités aiguës qui bientôt disparaîtraient dans le passage à l'adolescence, était sourde, j'ai eu du mal à la reconnaître. *Papa, papa*, répétait-elle. Elle parlait

doucement dans le combiné. *Mais qu'est-ce qui se passe, explique-toi!* elle en était incapable, répétant seulement, *Luz est là, elle est malade, viens vite.*

Luz appartenait à notre paysage familial, elle était de cette communauté d'amis que mes filles avaient l'habitude de fréquenter depuis leur naissance, une parentèle choisie qu'avec ma femme nous accueillions le week-end pour un repas, avec qui nous pouvions partir quelques jours en vacances, qui meublait nos conversations. Les plus fidèles d'entre eux, j'en ai conscience maintenant, étaient de « mon côté », c'est-à-dire qu'ils appartenaient au cercle d'amis rencontrés dans ma longue adolescence, et je les avais d'emblée imposés à Florence. Il y avait Luz, il y avait Fred, d'autres encore qui se sont maintenant éloignés, pour des vies hors de Paris. Des frères et des sœurs d'âme. Si je cherche à expliciter ce qui nous réunissait, au-delà du folklore facile de nos années de jeunesse, cette batterie tonitruante de *sex and drug and rock and roll*, le mot le plus juste est celui de rupture. J'avais vingt ans en 1979 et, dans cette décennie finissante, les utopies qu'avaient cultivées les générations optimistes nées après-guerre se désagrégeaient, mais nous ne le savions pas. Nous voulions encore en être, forger une nouvelle humanité espérons-nous, d'autres rapports et d'autres désirs. Nous voguions sur la queue d'une comète qui fonçait dans l'inconnu du prochain millénaire et nous étions aveugles, croyant pouvoir encore inventer alors qu'il nous faudrait, bientôt, tenter de préserver quoi? Pas

grand-chose, peut-être simplement quelques espaces intimes pour ne pas sombrer.

Au sein de cette petite communauté, Luz avait un statut à part, et mes filles, qui ne savaient rien de ce qui me liait à elle, avaient perçu d'emblée sa différence, bien avant qu'elle n'entre en collusion avec l'alcool. Elles l'avaient repérée avec cet instinct animal des enfants qui n'ont pas les mots pour dire, mais savent qui ils peuvent charmer ou non. Dans ses premières années, jamais Jeanne – et encore moins Anaïs, plus farouche que sa sœur aînée – ne cherchait à entraîner Luz dans sa chambre pour lui présenter ses poupées. Jamais l'une ou l'autre ne grimpait sur ses genoux. Sans doute percevaient-elles déjà en elle cette faille d'angoisse qui bientôt les terrifierait, et aujourd'hui encore, des années après sa mort, si le nom de Luz vient dans la conversation, mes filles détournent la tête. J'espère qu'elles se décideront à me raconter un jour ce qu'elles ont vécu, le jour du canapé rouge. Et peut-être me pardonneront-elles.

Le week-end suivant la naissance de Jeanne, Luz avait sonné à la porte une demi-heure après l'annonce de son passage, alors que j'avais tenté de l'en dissuader, invoquant l'heure, le bébé endormi, bref, le fait que sa visite ne présentait aucun caractère d'urgence, tout le monde allait très bien, la mère et l'enfant... Lorsque je lui avais ouvert, dans l'éclairage agressif du palier, son corps menu d'Eurasienne, moulé dans une courte robe noire, m'avait, dans un éclair, pétrifié. Le noir était sa couleur, sa combinaison d'acrylique

était noire dans cette chambre de Barcelone où pour les premières et dernières fois nous avons fait l'amour. Chaque scène renfermant Luz est précise, pour avoir été longtemps ressassée, même si j'ai su très vite que j'en tordais le sens en cherchant à organiser à mon propre profit l'ambiguïté de nos rapports. Florence, dans les affres de l'allaitement et de l'insomnie, se tenait raide sur le canapé, le chemisier tendu sur ses seins durs, la peau blanche de fatigue. Luz avait exhibé son cadeau, une robe en dentelle d'une marque luxueuse qui aurait convenu pour un baptême, puis l'avait abandonné sur la table. Virevoltant dans sa robe noire, elle était allée chercher à la cuisine des coupes pour le champagne qu'elle avait apporté, elle et moi avons trinqué. Brutalement, sans dire un mot, Florence avait quitté la pièce, elle avait entendu avant nous les cris de Jeanne, derrière la cloison. Et nous étions restés l'un face à l'autre, le verre à la main. Elle m'avait raconté en quelques phrases la relation amoureuse qu'elle venait de nouer avec son patron. À coup sûr, j'avais pensé, cet homme marié recouvrait des atours de la passion – rencontres dans des hôtels, cadeaux somptueux, coups de fil impromptus dans la nuit – ce qui n'était que petits arrangements avec ses propres contraintes et son égoïsme. Luz riait et je la regardais, de temps en temps elle tirait nerveusement sur sa robe qui remontait haut sur ses cuisses. À l'époque de sa splendeur, elle diffusait une faim brouillonne, une énergie primaire de conquête qui ne laissait personne indifférent, ni homme ni femme. Mais



quelque chose se fissurait. Elle faisait trop bonne figure ce soir-là, et pour la première fois j'avais éprouvé ce sentiment de désertion qui, bientôt, teinterait définitivement nos rapports, désertion à l'égard d'elle et trahison à l'égard de moi. Sûrement ma lucidité est-elle reconstruite après coup, à la lumière du temps passé et de sa mort.

Lorsque Florence était revenue avec Jeanne dans les bras, Jeanne qui n'était encore qu'une petite boule de chair enroulée sur elle-même, aux bras mouvants et à la bouche happant l'air à la recherche du mamelon, Luz n'était pas allée à leur rencontre, elle n'avait pas fait le geste de prendre l'enfant dans ses bras ni prononcé les mots de circonstance, *Quel beau bébé, voyons à qui elle ressemble*. Florence avait sorti un sein et Jeanne s'en était saisie, avec cette hâte gloutonne qui m'a toujours mis mal à l'aise chez les nourrissons. Luz continuait de parler, je me souviens de ça, elle pérorait, et quand, la tétée finie, Florence m'avait tendu ma fille, Luz avait suivi dans la salle de bains. Depuis l'embrasure de la porte, elle se tenait immobile, m'observant lui faire maladroitement sa toilette, dégager son bassin des jambes de la grenouillère, dégrafer la couche souillée, puis lui laver les fesses et le sexe avec un coton. La salle de bains étroite puait les selles liquides, le lait, le corps chaud de ma fille. *Tu fais ça?* elle s'était étonnée, *je l'aurais jamais cru de toi*.

Au matin, Florence avait soigneusement plié la robe blanche, taille trois mois, qui était restée la nuit durant

étalée les bras en croix sur son papier de soie. Jeanne a dû la porter une fois ou deux, les bébés poussent si vite. Et puis, c'était la robe offerte par Luz, Florence n'avait pas fait beaucoup d'efforts. Des années plus tard, notre fille aînée, la découvrant dans un fond de tiroir, en avait habillé son poupon favori, un laidéron de celluloïd aux traits grossiers et au sexe indéterminé. Le fin tissu de coton et de crêpe avait jauni, des boutons avaient lâché, et Florence les avait recousus, sur l'insistance de Jeanne. Mes filles se le disputaient souvent. C'était un de ces enjeux symboliques d'une jalousie enfantine qui se fixent sur des jouets, en attendant mieux. Jamais je ne crois leur avoir mentionné l'origine de la robe. Et si, lors de ses visites, Luz avait vu le poupon habillé de dentelle traîner dans l'appartement, jamais elle n'en avait fait la remarque. Peut-être ne l'avait-elle pas reconnu. Luz oubliait beaucoup.

Jeanne avait douze ans et Anaïs neuf le jour où Luz a frappé à notre porte, ivre morte. Je date les différentes étapes de sa ruine en fonction de l'âge de mes filles, de même que je mesure ma propre avancée vers la mort. Ce mot, ruine, me fait horreur. Si je me remémore mon arrivée dans l'appartement après l'appel de Jeanne, la première image qui me vient est celle de Luz, couchée en chien de fusil sur le canapé rouge du salon. Elle était habillée de plusieurs couches de tissus informes et sans couleur, vestiges d'une garde-robe de prix, trop et mal lavée. Tout était

gris : les pulls et le pantalon et ses cheveux emmêlés, collés en mèches ternes sur son visage. J'ai deviné les contours du visage affaissés, les paupières gonflées et la peau molle et grasse, qu'il m'arrive de reconnaître chez certaines mères lors de réunions au lycée, si caractéristiques des femmes soumises à l'alcool, bien plus terrifiants que leur haleine dont je tente de me protéger en gardant une distance professorale. Dans le métro, alors que je me pressais de rentrer, des visages blancs flottaient autour de moi, assis, debout, dans les reflets des vitres, fantômes menés par la peur, voués à la décomposition. J'avais imaginé ce qu'aucun enfant ne devrait voir, le vomi, les éructations incompréhensibles, les yeux exorbités. La ville puait, la ville était un cadavre. Lorsque j'ai enfin poussé la porte d'entrée, je me suis précipité vers le canapé et, à genoux devant Luz, j'ai posé mon oreille contre sa poitrine. Il en montait des pulsations infimes, tout juste perceptibles. Elle vivait. *Elle n'est pas morte*, je me suis entendu dire à voix haute. Sitôt la phrase prononcée, me retournant soudainement, j'ai vu mes filles, debout à l'autre bout du salon, me regardant fixement et j'ai senti un goût de fiel monter dans ma bouche, un goût de honte, à l'idée que mes filles soient associées à notre démence, à notre incapacité à être heureux. Elles étaient collées l'une contre l'autre, raides de terreur, et j'ai perçu violemment l'incongruité de l'instant, Luz avinée couchée sur le canapé, fracassant l'univers rassurant d'une fin d'après-midi de retour d'école, cartables abandonnés

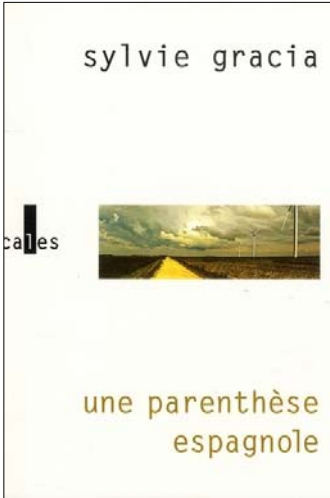
par terre, viennoiseries entamées sur la table. Je ne leur avais pas dit un mot en entrant, je ne les avais pas même vues, c'est vers Luz que je me m'étais précipité.

Son corps était contracté sur lui-même, d'ivresse et de maigreur, de froid, d'abandon, c'était un corps ratatiné de souris comme ceux que l'on trouve parfois, desséchés, derrière une gazinière, lors d'un déménagement. Je me souviens de ses tout petits seins nerveux qui remplissaient mes paumes. J'aimerais écrire sa beauté d'avant, alors qu'il me faut dire les odeurs qui se dégageaient d'elle ce jour-là, ce mélange de tabac et d'alcool, de poussière et de sueur, qui incrustait ses pores, avait graissé sa peau et fissuré ses lèvres, jauni ses dents et l'extrémité de ses doigts. *Écrire est une entreprise de dégrisement*, j'ai déclaré l'autre jour à Fred. Sitôt prononcée, la phrase m'a été insupportable, et je ne lui ai pas avoué ce qui, cette fois-ci, m'avait mis au travail. *En fait, j'écris sur mes filles*, je me suis repris. Fred, qui n'a pas d'enfant, m'a laissé dire. Oui, en écrivant sur Luz et son visage corrompu, j'écris pour le futur de mes filles.

J'ai approché mon visage du sien. Ses yeux étaient deux cavités cernées de noir, aux paupières tirées sur le globe oculaire, en plis épais. Elle dormait. Poussé contre le mur, le futon était à moitié roulé, et j'ai souhaité, pauvre imbécile, qu'elle ne l'ait pas remarqué à son arrivée, qu'elle n'en ait pas déduit que désormais, c'était là que je dormais. Personne n'entrait plus dans l'appartement depuis des semaines, il n'y avait plus d'invitations lancées aux amis ou

## UNE PARENTHÈSE ESPAGNOLE

Elle était dans un bar. De la musique et des conversations couvraient sa voix, et moi j'étais sur le balcon de mon père, à sept cents kilomètres de là, et tout ce qui m'attendait, c'était d'ouvrir le canapé dans le salon et de dormir, enfin dormir une nuit entière. *Allô, allô, vous êtes déjà de retour? Tu es en France? Je t'entends pas, tout va bien? Ça remuait derrière elle, la nuit parisienne commençait. Je suis allé fleurir des tombes! j'ai crié. Elle riait. Qu'est-ce que tu dis? Tu veux m'offrir des tombes? Elle avait bu. Laisse tomber, j'ai fini par dire. No es nada. Je suis là bientôt.*



# Une parenthèse espagnole Sylvie Gracia

Cette édition électronique du livre *Une parenthèse espagnole*  
de *Sylvie Gracia*

a été réalisée le 12/03/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en décembre 2008 (ISBN : 9782070123551)

Code Sodis : N02427 - ISBN : 9782072024276